

Viølences - le nouveau cinéma danois

Breaking the Waves

Lars von Trier



Lundi 19 mars 2018 à 20h | Auditorium Ardit

ÂGE LÉGAL: 16 ANS

Générique: DK, SE, FR, NL, NO, IS, ES, 1996, Coul., 35mm, 159', vo st fr

Interprétation: Emily Watson, Stellan Skarsgård, Katrin Cartlidge, Jean-Marc Barr

Bess, femme enfant innocente et pieuse, épouse Jan, qui travaille sur une plate-forme pétrolière au nord de l'Écosse. Après un accident l'ayant laissé paralysé, il demande à Bess de coucher avec d'autres hommes. Cette dernière accepte, croyant agir selon la volonté de Dieu.

Premier film de la trilogie Cœur d'or poursuivie avec Les idiots (1998) et Dancer in the Dark (2000), cette œuvre d'un mysticisme douloureux dépeint la brutalité du carcan de la religion, dans la lignée du cinéma de Dreyer.

Breaking the Waves selon Frédéric Bonnaud, Les inrockuptibles

"His name is Jan", annonce Bess aux vieux sages de sa communauté puritaine du nord-ouest de l'Écosse. *Breaking the Waves* se présente d'abord comme l'histoire de cette intrusion, de l'irruption d'un corps (d')étranger robuste et fort désirable dans un milieu clos sur lui-même, arc-bouté sur ses lois et ses traditions.

En soumettant sa requête (se marier avec Jan) au conseil paroissial, Bess fait acte de soumission tout en affirmant ses premières velléités

d'indépendance. Face à elle, face à nous, les vieillards barbus semblent venus d'un autre âge, sortis d'un autre cinéma, danois lui aussi, celui de Dreyer. Echappée d'*Ordet*, cette noble assemblée est figée dans le passé. Elle a oublié les doutes et les combats du maître pour n'en garder que la pose. Tout l'effort de Lars von Trier va consister à les réanimer afin de s'y confronter.

Pour von Trier, l'idée même de communauté est synonyme de mort lente. Face à l'extérieur, devant le danger que représente l'arrivée de sentiments nouveaux, le clan se rétracte sur lui-même, durcit ses positions au lieu de les assouplir et se conforte dans ses certitudes. Chacun est condamné à adopter une attitude et une seule, celle de l'affliction éternelle, la figure de carême d'une humanité qui souffre en silence sous le regard de Dieu.

A cette tristesse satisfaite et uniforme répond le visage de Bess: toujours mouvant, toujours émouvant donc, il exprime toute la diversité des émotions humaines. Qu'ils s'illuminent de plaisir ou se tordent de douleur, les traits de la jeune fille sont le reflet de sa recherche ininterrompue d'une conduite qui lui soit propre, d'une volonté têtue de bonheur, malgré les obstacles et les épreuves, au-delà des préjugés et des limites du raisonnable.

Pour rendre palpable cette interrogation de tous les instants, von Trier avait besoin d'une comédienne exceptionnelle. Il l'a trouvée en

la personne d'Emily Watson. Afin de la saisir tout entière, de ne rien perdre de l'inventivité stupéfiante de son actrice, il lui fallait la filmer au plus près, à fleur de peau. D'où ce style faussement documentaire, ce parti pris de la caméra à l'épaule qui ne lâche jamais Bess d'une semelle. Ainsi, le film devient une ode bouleversante à la force fragile qui émane de ce visage. Comme Dreyer, comme Bergman, von Trier est un grand scrutateur de la figure humaine. Il sait filmer un visage comme un monde à part entière. Avec Emily Watson, il a trouvé sa Falconetti.

Car Dieu reste la grande affaire. Souffrant d'une forme assez courante de schizophrénie, Bess lui parle et le fait parler en elle. Privée du droit à la parole puisque femme, et pécheresse de surcroît, elle a fait de son corps le dépositaire secret du verbe divin. Sans le savoir, Bess a renié l'austère religion de ses pères: elle est devenue catholique romaine. Trop sentimentale pour se satisfaire des sinistres offices du temple, elle a besoin d'imagerie, elle est en manque d'incarnations satisfaisantes de ses rêves. Bess va brûler les étapes et se lancer sur la voie de la sainteté. Comme le Johannes de Dreyer, elle croit aux miracles. Seulement, la puissance de la parole ne suffit plus à réveiller les morts. La foi aussi doit s'incarner et la chair se mortifier, il faut maintenant payer de sa personne. Malgré les mises en garde, les menaces et les trahisons, Bess fonce tête baissée dans le mélodrame religieux, ses joies réelles mais rares et ses pièges innombrables.

Et c'est sur ce terrain ô combien ambigu que Lars von Trier suscite l'enthousiasme. S'il ne fait pas mystère de sa récente conversion au catholicisme, le cinéaste n'en est pas dupe pour autant.

En montrant le transfert de forces qui s'opère entre Bess qui se prostitue et Jan qui se rétablit, il intègre parfaitement la part de cruauté et de folie contenue dans cet échange amoureux. Issue de Dreyer, on la retrouve alors du côté de Buñuel.

Von Trier cultive le terreau dreyerien de la même manière que Buñuel recyclait le mélo mexicain: en se servant de ses codes pour le critiquer plus efficacement et l'amener sur un tout autre terrain, celui du doute. Petite cousine nordique de Viridiana, perversement pieuse, à moins que ce ne soit l'inverse, Bess se sert de sa croyance en la force de l'amour comme d'une drogue dure, jusqu'à plus soif, jusqu'à sa perte. Or, sachant combien le miracle est proche du mirage, lucide quant à la minceur de la frontière qui sépare Thérèse d'Avila de la Justine de Sade, von Trier se garde bien de choisir son camp. Le second registre, celui du blasphème, du dynamitage de l'illusion religieuse, est contenu tout entier dans l'enregistrement du miracle. Comme le Fils au Père, il lui est consubstantiel. Bien qu'ému aux larmes par la victoire de l'amour, comme il l'était chez Rossellini ou Rohmer, le spectateur reste suspendu entre Ciel et Enfer. Comme les cloches, il flotte en quête d'un sens qui se dérobe toujours. Grand cinéaste moderne, pour qui le cinéma de la révélation et celui de la cruauté se confondent, Lars von Trier utilise son art afin de nous contaminer à mesure qu'il nous guérit.

Source: <https://www.lesinrocks.com/1996/10/09/cinema/actualite-cinema/breaking-the-waves-11233252/>

Fiche proposée par Manuel Vielma,
membre du comité du Ciné-club universitaire



Prochain film du Ciné-club:

***Jagten / La Chasse*, Thomas Vinterberg, 2012**

26 mars à 20h, Auditorium Ardit